

Worlik, 8 août 1845.

Messieurs le Baron,


Vous avez beau faire entendre dans votre lettre à madame la princesse que vous sauriez prendre votre parti dans le cas qu'on n'y répondit pas, cela ne vous met nullement à l'abri de mes misères dont j'ai l'intention de vous pour-
suivre avec acharnement. Envelée dans une solitude profonde j'éprouve le besoin de me rappeler au souvenir des personnes qui me veulent un peu de bien et d'en recevoir quelques marques d'intérêt si je dois me croire encore de ce monde.

Madame la princesse vous remercie beaucoup des nouvelles que vous avez bien voulu lui donner et de l'envoi de la lettre de madame la comtesse de Hürner,

Betty Paoli, banquière, Nijmegen.

qu' elle a lue et relue avec une satisfaction
et un plaisir extrême. Elle n'aurait pas
manqué de faire réponse à cette lettre si
charmante, si elle ne se trouvait dans
la triste nécessité de ménager ses yeux
autant que possible; cependant elle s'y
a pas encore entièrement résignée et pour
peu que l'état de sa mère vienne à s'améliorer,
elle se fera une fête d'exprimer elle-même
à madame votre belle-sœur combien elle
est reconnaissante des sentiments que celle-ci
lui témoigne.

Les grands projets de voyage dont nous nous
sommes amusés pendant tout l'hiver se
sont évoués comme de vrais châteaux
en Espagne qu'ils étaient. La princesse
qui jouit d'une assez bonne santé ne
trouve pas même nécessaire d'aller à
Juchit et tout porte à croire que nous
ne bougerons pas de Worlik avant
l'Espagne de notre retour à Vienne. Je vous



accuserai qu'une petite interruption de nos
plaisirs champêtres eût été fort de mon
goût, mais que faire? Il faut bien se
résigner et accepter les choses telles
qu'elles sont, si l'on ne veut pas
se trouver dans un état permanent de
lutte contre le sort qui ne s'inquiète
guère de nos penchants et de nos vœux.
Il est vrai que je n'aime pas trop la
solitude, mais on finit par s'habituer
à tout. D'ailleurs il faut espérer que
nous ne serons pas toujours seules;
la princesse Joséphine à l'intention de
venir s'établir ici au mois de septembre
et comme elle nous amènera mesdames
de Dietrichstein la société ne nous
manquera point. J'aurai en outre le
plaisir de revoir madame de Saint-Brice
à qui me causera la plus vive satisfaction.

Persuadé de l'intérêt que vous portez
à tout ce qui tient à la princesse, je

ne veux pas vous cacher la triste nouvelle
que la pauvre Puzi est à toute extrémité.

Vous imaginez, sans que je vous le dise,
que la princesse en est dans un véritable
désespoir et j'appréhende réellement que
ces tracas et ces agitations continuels
ne finissent par faire tort à sa santé.

Le qui pourrait arriver de plus heureux
ce serait la mort de cette pauvre tête
dont il est impossible de soulager les souffran-
ces, sujet constant de peines et d'a-
larmes pour la princesse.

Après Puzi vient mon tour. Moi j'ai pas
non plus lieu de prier ma santé; je suis
souvent indisposée et même en ce moment
je souffre beaucoup d'une fièvre avec
dents. Patience! voilà le grand mal qu'il
ne faut pas cesser de se répéter, auferi m
boucha n'en provienne - t elle provienne
plus d'autre.

Excusez mon bavardage, pour me faire per-
donner je ne garderai bien de le prolonger
et me bornerai à l'expression des sentiments
distingués avec lesquels je suis,

Monsieur

Votre

Mille choses aimables
& la part de la princesse.

très-dévoué
Betty Paul

